



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

54 | printemps 2008
Frères et sœurs

Jesse BYOCK, *L'Islande des Vikings*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Béatrice Bonne, préface de Jacques Le Goff, Paris, Aubier (Collection Historique), 2007, 492 p.

Geneviève Bühler-Thierry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5293>

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 162-164

ISBN : 978-2-84292-217-7

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Geneviève Bühler-Thierry, « Jesse BYOCK, *L'Islande des Vikings*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Béatrice Bonne, préface de Jacques Le Goff, Paris, Aubier (Collection Historique), 2007, 492 p. », *Médiévales* [En ligne], 54 | printemps 2008, mis en ligne le 23 octobre 2008, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5293>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

Tous droits réservés

Jesse BYOCK, *L'Islande des Vikings*,
trad. de l'anglais (États-Unis) par
Béatrice Bonne, préface de Jacques
Le Goff, Paris, Aubier (Collection
Historique), 2007, 492 p.

Geneviève Bühler-Thierry

- 1 Voici un livre qui met à la disposition du public français une véritable somme des connaissances sur l'Islande de la période indépendante, entre le x^e et le milieu du xiii^e siècle, c'est-à-dire avant que le roi de Norvège ne parvienne à contrôler l'île. Mais bien plus qu'une synthèse de tout ce qu'on peut savoir grâce aux sources archéologiques, littéraires et juridiques sur cette société islandaise, il propose également une réflexion sur cette société unique en son temps que J. Byock qualifie dès l'introduction de « laboratoire social fascinant ». Et en effet, l'auteur nous offre la possibilité de pénétrer dans ce « laboratoire » où se met au point une société fondée sur le consensus et le respect du droit, mais qui s'abstient de mettre en place la plupart des hiérarchies qui existaient ailleurs, tout en évitant l'égalitarisme.
- 2 Les premiers chapitres sont dédiés aux conditions environnementales qui rendirent possibles la colonisation de l'Islande aux ix^e-x^e siècles, mais aussi aux particularités géoclimatiques de cet îlot volcanique : la rudesse du climat subarctique, l'éloignement de l'Europe et la pénurie de bois de construction – les troupeaux ayant rapidement dévoré la mince couverture boisée très difficile à reconstituer à une telle latitude – contribuèrent à faire de la société islandaise une société non pas de marins-pirates-commerçants, ce qu'étaient originellement les Vikings, mais une société de propriétaires fonciers vivant essentiellement de l'élevage dans des fermes isolées. Les amateurs de culture matérielle apprécieront à leur juste valeur les pages de l'annexe 3 qui expliquent comment on construisait les maisons « en mottes de terre herbeuse ».

- 3 Rapidement cependant, l'auteur en vient à ce qui forme le noyau de sa réflexion : l'analyse des rapports sociaux fondés sur le respect de la loi, dans un système qui ne connaît pourtant aucun organe exécutif pour la faire respecter ; la loi s'exerçait d'abord par le recours à la médiation qui, à côtés des liens d'amitié et de parenté, représentait le fondement de l'organisation sociale. A travers l'analyse fine d'un grand nombre d'exemples tirés des sagas islandaises, l'auteur étudie le rôle particulier que jouaient la négociation et l'arbitrage, les processus de décision juridique et politique et les choix que les individus devaient opérer, dans les conflits, entre la violence et le compromis.
- 4 Mais J. Byock fait également une grande place à la réflexion comparatiste, ce qui lui permet d'affirmer que l'Islande n'était pas une société « primitive », malgré le caractère oral de sa culture, le nombre important d'unités économiques familiales autosuffisantes, l'absence de villes – et même de villages – tout comme le rôle de la guerre privée pour régler les conflits. Il explique au contraire comment les Islandais, qui étaient culturellement les héritiers des Scandinaves de l'époque viking, se sont débarrassés d'une bonne partie des structures politiques et militaires de cette culture, aboutissant ainsi à une véritable « involution » sociale, où l'autorité des chefs ne reposait ni sur la possession, ni sur la domination d'unités territoriales définies et où la cohésion interne était maintenue grâce à des arrangements sociaux latéraux. Dans ce cadre, le pouvoir s'exerçait dans une sorte d'économie de marché où les rapports de force entre l'offre et la demande de services jouaient un rôle fondamental. D'un côté, les *godar* se disputaient les partisans dont ils avaient besoin pour être reconnus dans leur fonction de chef qui leur apportait prestige, richesses et surcroît de pouvoir, et d'un autre côté, l'alliance avec un chef était pour un simple fermier, la promesse de services présents et à venir. Tous les services rendus ou escomptés étaient négociables et échangeables, et ils avaient donc un prix, tout comme « l'amitié ». Pour réussir, un *godi* devait avoir du charisme, gérer habilement ses relations avec ses partisans (*thingmenn*), savoir contrôler les disputes et les conflits lors des différents stades d'arbitrage et surtout il devait être capable de gagner le procès final.
- 5 Mais ces chefs ne disposaient pas d'un pouvoir coercitif permanent : les processus juridiques et économiques développés par les colons du x^e siècle institutionnalisèrent le troc, le marchandage public du pouvoir et de la gestion des conflits, ce qui entrava durablement l'émergence de quelque suzeraineté que ce soit. Chaque fermier jouissait d'une grande liberté pour se choisir un chef, et il pouvait en changer. Enfin, au-dessus des assemblées locales (*things*) où l'on devait régler les problèmes, siégeait l'*Althing*, l'assemblée des hommes libres qui se trouvait au cœur du gouvernement islandais et qui couronnait cet édifice proto-démocratique : car à l'*Althing* aussi les *godar*, qui constituaient une sorte d'élite gouvernementale, agissaient en théorie – mais souvent aussi en pratique – comme des égaux, et n'étaient liés par aucune hiérarchie formelle.
- 6 C'est à la description d'un tel fonctionnement que se livre J. Byock à travers l'analyse de nombreux épisodes de sagas qu'il réhabilite, et à fort juste titre, comme des sources qui ne doivent être comprises seulement comme des monuments littéraires, mais comme des témoins qui permettent d'accéder aux rapports sociaux qui caractérisaient la culture islandaise. Il met l'accent sur les systèmes de pouvoir au sein desquels il étudie en particulier le rôle des médiateurs et celui de la parenté – et notamment le rôle des femmes – dans le maintien des équilibres. Il montre comment l'absence de toute territorialité de groupe diminuait la solidarité à l'égard du chef et comment l'enchevêtrement des loyautés tendait finalement à exclure les hostilités les plus

sérieuses : du fait même du remodelage constant des groupes, le devoir de vengeance par le sang, qui revêt tant d'importance dans un environnement tribal, n'était en fait que rarement mis en pratique.

- 7 La recherche du consensus était si importante qu'elle explique aussi le caractère inhabituel de la conversion de toute la population au christianisme¹ : alors que l'adhésion d'une partie de la population à la nouvelle religion menaçait de rompre la cohésion sociale, païens et chrétiens s'en remirent à l'arbitrage du « récitateur-de-la-loi » qui trancha en faveur du baptême collectif, sans condamner les sacrifices aux dieux païens qu'on pourrait continuer de pratiquer en privé. Grâce à ce compromis, les Islandais acceptèrent pacifiquement la conversion et évitèrent une brusque rupture avec le passé. Il semble aussi que cette conversion n'ait guère modifié les rapports de pouvoir, ni de propriété, à l'intérieur de l'île, les évêques n'ayant finalement que peu d'autorité séculière.
- 8 Mais même si la société islandaise reposait sur un ordre consensuel, la compétition faisait rage entre les chefs et les fermiers : tous les fermiers libres et tous les chefs usaient de leur pouvoir social et développaient des stratégies visant à acquérir de nouvelles richesses, essentiellement des terres, au détriment des plus vulnérables. L'équilibre des pouvoirs se modifia cependant aux XII^e-XIII^e siècles, où l'on vit apparaître une nouvelle élite, qualifiée de « grands chefs » (*stórgóðar*), qui cherchèrent à étendre leur pouvoir sur des régions entières, puis luttèrent pour obtenir une souveraineté et un pouvoir exécutif centralisé qui avait été jusque-là inaccessible aux chefs islandais, mais sans jamais être assez puissants pour renverser le vieil ordre établi ; le roi de Norvège vit là une occasion d'étendre son influence sur l'île qui fut finalement incorporée à son royaume dans les années 1260.
- 9 Le lecteur sera peut-être dérouté par la construction de l'ouvrage qui procède beaucoup par étude de cas, ce qui rend l'ensemble assez fragmentaire. Mais la richesse des informations qu'on y trouve et la finesse des analyses de l'auteur valent la peine de s'y plonger pour découvrir ici une société médiévale – qui ne ressemble à aucune autre.

NOTES

1. On trouvera une mise au point bibliographique sur cet événement dans l'article de J. Jochens, « Le millénaire de la conversion en Islande », *Sociétés nordiques en politique (XI^e-XV^e siècles)*, *Médiévales* 50, printemps 2006, p. 169-178.